

L'enfance

Fred est mort depuis longtemps.

Il me semble que Fred est parti depuis longtemps.

A-t-il été de chair et d'os? A-t-il été une peau, fine, fragile, que l'on caresse?

Je n'ai jamais parcouru la peau de Fred. Je pense maintenant à cette peau, à sa sensibilité, à sa douceur sous le bout des doigts.

Fred m'a toujours accompagnée, il était là, à mes côtés, depuis toujours. Tellement présent, tellement sensible.

Fred n'avait pas de peau, douce, il était la douceur. Il était en moi, Fred, ma peau était la sienne.

Je l'ai croisé, enfant, je l'ai reconnu. J'ai su qu'il était là depuis toujours, dedans, autour. Nous avons englouti toute l'enfance passée loin l'un de l'autre. Nous sommes devenus les enfants que nous n'avions jamais pu être. Aussitôt. Nous avons absorbé la vie, toute la vie, l'enfance. Nous étions prêts. Ensemble nous sommes devenus grands, d'un seul coup. Très grands au milieu des autres, rudes sauvages, et enfants entre nous deux, innocents tendres. Nous sommes devenus côte à côte, ce que nous sommes maintenant. Nous n'avions plus besoin du repli de l'enfance. Nous pouvions affronter le monde avec la

violence qu'il mérite. Le jeu de l'enfance, l'abandon, nous l'avions entre nous.

Nous étions forts, forts.

Invincibles.

J'ai rencontré Thérèse en même temps que Fred. Déjà, elle était là, présente quelque part, la belle Thérèse, la magicienne. Elle était en Fred, merveilleuse, elle était en moi.

Le reflet de Thérèse.

Je regardais le corps de Fred grandir trop vite, avec étonnement. Il me paraissait tout désarticulé. Il était immense pour son âge, très fin. Pas eu le temps de s'étoffer. Puis un jour, il a commencé à se renforcer. Fred n'a pas gardé son corps d'adolescent longtemps. Il s'est planté solidement sur ses pieds. Il est resté très long, mais charpenté, fort, sec. Le moindre exercice le renforçait. Son corps est vite devenu celui d'un homme mûr. On le prenait de beaucoup pour mon aîné. Il était incroyable pour son âge. On lui cherchait rarement querelle. Je l'ai vu arriver un jour, en sang, cabossé de partout. Il s'était battu avec trois garçons.

Fred a eu la réputation d'un bagarreur. Je crois que Fred s'en moquait de la bagarre. Il répondait à coups de poing, voilà tout. Puis, de plus en plus, il s'est battu. C'était rarement Fred qui commençait à frapper. Il se plantait, là, géant, dérangeant. Sa présence à elle seule était arrogante. Sa beauté, sa force étaient des insultes, on avait envie de l'écraser, de l'abîmer, de le faire disparaître. Alors, à plusieurs, ils frappaient. Les toutes premières fois, il avait cherché à éviter la bagarre, à sourire, à parler, à essayer d'adoucir ses adversaires. C'était trop bête d'en venir aux mains. Puis, il n'a plus souri. Fini de sourire à ces imbéciles. Il restait silencieux, indifférent aux agacements, mais souvent les autres ne gardaient pas la distance, ils frappaient.

Fred en a fait un sport. Il se battait sans scrupules,

sans mesure. À vingt ans, Fred était cabossé de partout, tout le temps. Au début de l'époque des bagarres, il me racontait, et puis, plus du tout. C'était comme une vie parallèle. Je ne l'ai jamais vu se battre.

Fred, c'était le calme, la douceur. Était-ce dans les bagarres qu'il puisait toute cette douceur? Je ne pensais pas à ces moments de combats. Je n'y ai jamais trouvé de violence, c'était une affaire à Fred. Fred n'a jamais été un agressif et un incontrôlé. Au contraire, il décidait de frapper. Jamais il ne tapait trop. Il avait découvert avec émerveillement la puissance de son corps, il est devenu dur comme la pierre. Fred réglait ses comptes.

Sa famille s'alarmait de sa vie. Elle avait peur pour lui. Il devait arrêter de se battre, il allait finir avec un couteau dans le ventre. S'il avait besoin de se défouler, il n'avait qu'à faire du sport, de la boxe.

Non, il n'avait pas besoin de courir sur les stades.

Il était incompréhensible, sa mère pleurait. Son père, une fois, l'avait frappé. Fred n'avait pas répliqué, il n'y avait même pas songé, il s'était enfui. Il était venu me voir.

Plus jamais par la suite, son père n'a recommencé. Il avait eu peur de son fils. Il le croyait fou. Il se glaçait à l'approche de Fred. Fred m'avait parlé de cela, de la bizarrerie de son père, de sa peur de lui. Le père avait peur que son fils le tue.

Fred pleurait de cette peur. Longtemps, il a gardé la peine au fond de lui, sans pouvoir faire quelque chose. Puis, un jour, il est allé voir son père, il s'est tenu devant lui, immobile, muet, et il l'a pris dans ses bras et serré très fort. Ils sont restés ainsi sans dire un mot, très près. Il a compris, le père, qu'il se trompait sur son fils, qu'il avait peur de quelque chose qui n'était pas dans son fils.

À la même période, Fred a commencé à moins se battre. Puis, très vite, plus du tout. Je n'ai pas vu

de changement dans Fred. Il m'a dit un jour, simplement, qu'il ne se battait plus. C'est tout.

Ce n'était pas étonnant.

Ce fut l'époque des sourires, de la gentillesse.

Puis, du sourire, qu'il a gardé, Fred, jusqu'à la fin. Encore maintenant. Fred a envahi l'univers de son sourire.

À cette époque nous sortions souvent ensemble, nous rencontrions beaucoup d'amis. On veillait tard, on buvait de l'alcool loin dans la nuit, on dansait, on dansait tout le temps. Jamais, nous n'étions seuls tous les deux. Enfants, nous sommes restés des années ensemble, isolés des autres. Après, plus du tout, c'est resté longtemps ainsi. Nous ne nous parlions pas.

On nous appelait les anges, parce que nous étions toujours habillés de blanc ou de noir, et ne parlions pas sur les autres.

Fred avait des maîtresses, moi, de brefs amants. Ils m'ennuyaient vite, je les abandonnais pour me replonger dans mes livres. Vite aussi, ils m'ennuyaient.

Fred n'avait pas voulu faire d'études. Sa mère disait que c'était de ma faute, je m'amusais à dégoûter Fred des études, à lui démontrer comme c'était ennuyeux et inutile.

La mère de Fred me détestait. Depuis le début. C'est aussitôt devenu réciproque. La première fois qu'elle m'a vu, son visage a pris un rictus de haine. Ses yeux m'assassinèrent au premier regard. Ils venaient de découvrir une dangereuse rivale qui portait le signe de la victoire. Si petite, je n'y comprenais rien. Ce regard me crachait à la face. L'enfant que j'étais, elle voulait l'écraser. C'est le seul moyen de l'emporter, pensait-elle. Elle se considérait par avance battue. Ses paroles comme ses regards, étaient

acérés. Elle ne me parlait pas comme à une enfant, elle cherchait sans cesse à me blesser. Seulement, je n'étais pas une petite fille qui pleurait en dehors des bras de Fred. Son acharnement inutile l'épuisait, et ne contribuait qu'à l'éloignement de son fils.

Je l'ai détestée pour sa méchanceté, pour le mal qu'elle voulait, à moi, et aussi à Fred, sans le savoir. Elle cherchait par n'importe quelle façon à nous séparer. Mais voilà, j'étais voisine. Je crois que mon voisinage a largement participé au déménagement de la famille de Fred. Trop tard, pas assez loin. Un enfant, ça court partout, ça saute d'un bus à l'autre, ça se cache. Je crois que mon existence a largement participé à l'aigreur hargneuse de la mère.

Elle n'avait qu'un fils. Elle voulait l'appeler « mon grand », elle voulait un fils aux mille feux rayonnants sur elle, la génitrice, un fils orgueilleux, écrasant tout sur son passage, sauf sa tendre mère, un fils reconnaissant, admiratif. Fred n'a jamais été ce fils. Alors, elle s'est fait un fils dans la tête, comme elle le désirait, sous l'apparence de Fred. Fred était son grand fils, il allait devenir quelqu'un, il était encore jeune.

À chaque visite de Fred, elle hurlait de rage, elle hurlait ainsi depuis l'enfance. Elle était devenue complètement folle, la mère. Ses deux filles parties, le père était vite mort. Il n'avait plus sa place auprès de sa femme folle, elle ne voulait plus de lui, elle voulait son fils, son sauveur.

Fred était, pour ainsi dire, né sans mère, d'un vague père malheureux et lâche. Sa mère était la mère d'un autre qu'il n'était pas.

Je ne la voyais jamais. Le simple fait de prononcer mon nom, déclenchait en elle, des crises de larmes, ou, selon l'humeur, des flots d'insultes. Tout était de ma faute. Du début à la fin. Fred se battait à cause de moi. Fred était mort à cause de moi.

C'était un peu la folle de la famille, elle était devenue exotique. Il n'y avait rien à faire pour elle. Ses filles ne venaient presque plus la voir. Elle leur donnait le cafard. Fred, lui, n'avait pas le cafard, et la trouvait simplement bruyante et saoulante.

Fred était né de rien, il avait poussé tout seul. Lorsque je l'ai rencontré, il était accompli.

Il avait deux sœurs, un peu bêtes, bien calées dans leur vie, qu'il ne fallait surtout pas déranger, sous peine d'être assasiné de remontrances. Fred les voyaient peu, elles le considéraient comme un extra-terrestre. Ça le faisait rire Fred, cette bêtise des sœurs.

Depuis l'enfance, il venait dans ma famille. Il avait toujours été le bienvenu. Ma mère était une femme très douce, très tendre. Elle avait vu ses enfants grandir, grandir, et oh mon Dieu ! comme ils poussaient vite. Elle n'avait pas mûri, elle avait gardé le visage d'une jeune fille. Elle s'était froissée avec les plis espiègles de l'adolescence. Elle avait gardé ses longs cheveux d'autrefois. Ils formaient deux bandeaux souples, très blancs, de chaque côté de son visage, et se rassemblaient au-dessus de la nuque, en un chignon désordonné. Elle était très belle.

Je l'aimais beaucoup, ma mère.

Mon père paraissait sévère de loin. Il était souvent enfoncé dans un fauteuil, un livre à la main, les petites lunettes sur le bout du nez. Il levait les yeux à l'approche d'un visiteur, disait bonjour sans sourire, replongeait dans son livre, et alors, souriait. Il fallait le suivre. En vérité, il était très doux, très souple.

Lui aussi, s'était effrayé de voir sa progéniture grandir. Si bien que tous les deux, mon père et ma mère, s'étaient rapprochés, toujours plus près, s'étaient retranchés. Ils nous avaient regardés grandir avec étonnement, les dépasser, dire des mots

qu'eux-mêmes ne comprenaient pas. Comme c'était étrange ! Main dans la main, ils avaient très vite perdu pédale. Ils nous laissaient assez libres, ils nous respectaient. Ils nous traitaient avec ménagements, nous étions si fragiles, ils se souvenaient, nous étions si petits. Ils étaient dans une sorte d'absence, nous restions les petits. Ils étaient adorables, naïfs, généreux. Pour rien au monde, je n'aurais voulu les brusquer. Ils semblaient si délicats. Une pointe de présent trop vif, aurait déchiré leur bulle, les aurait tués. Rien de grave ne devait nous arriver. Avec ma sœur et mon frère, nous savions cela.

Fred était reçu comme le fils de la maison, par mon père et ma mère. C'était différent avec mon frère et ma sœur. Il n'y a jamais eu de fraternité entre eux. Ils ont toujours été jaloux de Fred, du personnage, sans le dire, sans le montrer vraiment. La gentillesse de Fred aurait pu vaincre leur retenue à son égard, mais l'amour de leur sœur pour Fred les dérangeait irrémédiablement.

Notre amour n'était un secret pour personne. Dans l'enfance, il s'affichait sans histoire. Nous partions à l'école, bras dessus, bras dessous. Au début de l'adolescence, avant la grande poussée du corps de Fred, nous nous disions bonjour en nous embrassant dans le cou. À douze ans, on nous disait amants. C'était drôle. Jamais, par la suite, mes lèvres n'ont touché le cou de Fred. De temps en temps, un baiser rapide sur la joue.

Jusqu'au jour de sa mort. Le contact de ses lèvres douces et glacées.

Mon père et ma mère aimaient réellement Fred. Il était le compagnon éternel de leur fille aînée. Ils voyaient en Fred la profonde bonté, l'amour infini qu'il me portait.

Ma mère, un matin, à moitié dans le sommeil, m'avait fait une déclaration. Elle avait rêvé de Fred,

il lui avait fait un aveu : Fred donnerait sa vie pour moi.

J'étais très jeune. Ses paroles m'avaient foudroyée. Donner sa vie, mais qu'est-ce que cela voulait dire ? La donner à qui, à quoi, pourquoi ? Fred n'aurait jamais dit une chose pareille.

Ma mère avait parlé comme une somnambule, hallucinée. Elle m'avait fait très peur. Aussitôt après ses paroles, elle s'était comme éveillée, secouée, en oubliant tout. Ses yeux avaient perdu leur fixité.

Les paroles de ma mère étaient revenues toute la journée à mon esprit, comme un refrain. Puis, plus jamais.

Fred aimait bien ma mère et mon père. Il les disait aériens, légers comme des ballons. Il éprouvait à leur égard beaucoup de compassion. Ils étaient si perdus. Fred aimait la douceur que l'égarément leur donnait, il aimait le trouble, la lointaine souffrance que la vie leur affligeait. La vie des autres. Eux, n'étaient pas vraiment dans la vie. Ils flottaient au-dessus. Ils comprenaient, au delà de la conscience, la dureté de l'existence de laquelle ils s'étaient retranchés. Ils n'étaient pas malheureux tous les deux. Je crois qu'ils restaient là pour nous, pour les petits.

C'était bien de les libérer.

Mon frère avait tendance à les tirailler sans raison. Il voulait sans cesse, se mêler de leur vie. Il leur faisait des reproches, il voulait des parents plus actifs, agités, bruyants. Le silence de leur maison, ce calme, ce temps arrêté, flottant, était insupportable à mon frère. Il avait peur de leur univers mystérieux. Il claquait toujours les portes pour emplir de bruits cette maison effrayante. Il parlait fort. Plus le temps passait, plus il parlait fort. Et plus ma mère parlait doucement, à mi-voix. Elle faisait un

signe de la main, pour lui signifier de parler moins fort.

Il est devenu de plus en plus désagréable, avec tout le monde, mais surtout avec la mère. J'étais là pour l'arrêter et le remettre à sa place. Il me craignait. J'avais de l'autorité sur lui. Ses raisonnements ne tenaient pas la route, il le savait. Il se renfrognait et sortait. La mère ne répondait pas à ses remarques, mais ses yeux partaient dans le vague, elle l'entendait à peine.

Mon frère était une vraie tête de mule. Plus il vieillissait, plus il se butait. Très tôt, je me suis demandée comment ce garçon pouvait être si différent de la famille. Il avait ressenti tout jeune une très grande peur, la peur de la mère, la peur panique du vide de la mère. Il s'était laissé pousser des œillères, pour ne plus avoir le vertige. C'était très réussi.

Enfin, mon frère était un crétin. Il l'est toujours. La mort de la mère et du père n'a rien changé. Bien au contraire. Il avait fait une superbe conclusion : cet accident de la route était le résultat de leur négligence. Ils ne l'entretenaient pas cette voiture.

J'aurais aimé le tuer à ce moment-là, tuer ce frère crétin.

La petite sœur, je l'aimais beaucoup. Toute chétive, renfermée. Elle avait de très grands yeux, petite fille. Immenses et très clairs. Toujours un peu humides. Elle jouait dans un coin, en parlant tout bas à ses jouets.

Elle a toujours de grands yeux, la petite sœur, noyés.

Elle est restée chez le père et la mère jusqu'à la fin. Elle fréquentait un grand garçon timide. Il venait depuis des années la chercher pour sortir. Il a fallu ce changement, pour qu'ils vivent ensemble.

Bientôt, je retournerai la voir, la petite sœur, bientôt.

Elle était l'inverse de son frère. De deux ans sa cadette, elle devait subir sa loi. En contrepartie, il la protégeait. Il la faisait pleurer pour la consoler. Elle y a cru longtemps, à son frère. Puis, elle s'est laissé courtiser par celui qui partage sa vie maintenant, et dès cet instant, elle n'y a plus du tout cru. Elle a reçu toute la bêtise du grand frère à la face. Il s'est écroulé d'un seul coup. Elle s'est ouverte aux autres, elle a commencé à parler un peu d'elle. Elle est sortie, peu à peu, de l'enfermement dans lequel son frère la maintenait, et s'est approchée, doucement, de son compagnon. Les paroles fines et justes qu'elle lançait parfois, décelaient l'intelligence aiguë cachée en elle. Les mots sortaient de sa bouche, soudainement, au milieu du silence familial des repas. Ils cinglaient. Ils semblaient ne s'adresser à personne en particulier.

Le frère n'a pas résisté longtemps aux paroles éveillées de la petite sœur. A-t-il compris ce qu'elles disaient ? Je ne crois pas, seulement la vie à la maison s'est mise à trop lui peser. Il est parti vivre ailleurs.

Les vérités épisodiques de la petite sœur, ne ménageaient personne, elle-même y compris. Elles jaillissaient, crues et cruelles. La vie n'avait pas dû être facile pour la petite sœur avant son éveil. Elle semblait avoir amoncelé plein de rancœurs.

Puis, elle s'est adoucie. L'assiduité amoureuse de son ami l'a réconciliée avec la vie. Elle restait attachée à son frère, comme en souvenir. Elle avait pitié de lui. Elle est très sentimentale la petite sœur.

Nous nous estimions beaucoup, toutes les deux. Je trouvais héroïque sa silencieuse endurance, elle admirait mon esprit à vif, cherchant désespérément la lumière. Elle avait entièrement confiance en moi. J'étais la grande sœur intelligente et juste.

Au cours de son année de cruauté, elle m'avait reprochée de différentes façons une compromission

avec notre frère. Elle avait souffert, la petite sœur, de mes concessions. Pourquoi ne pas l'avoir éclairée, elle, ne pas l'avoir écrasé, lui? C'en était resté là. J'avais tout fait pour lui ouvrir les yeux sur son frère, je n'ai pas pu lui en parler, à l'époque des reproches. Elle aurait cru à un mensonge, à une feinte pour échapper à la honte. Toute l'année, elle m'en a voulu. Elle parlait maintenant, mais s'était recroquevillée sur ses paroles. Elle ruminait le temps perdu à jouer à la poupée. Il y avait bien mieux à faire, et sa grande sœur ne le lui avait pas dit. C'était comme si je l'avais trompée. J'avais la clef de sa prison, et je l'avais gardée jalousement.

Plus tard, elle a compris. Les révélations se sont multipliées, et elle a compris. Elle a même dit qu'il aurait été dommage de tout gâcher par des événements prématurés, le temps ne se perd pas.

Soufflée. Elle m'a soufflée la petite sœur.

Fred ne s'est jamais intéressé à la petite sœur. Elle était pour lui, un être étrangement silencieux, plutôt agréable, elle ne détenait pas une forme particulière de vérité. La petite sœur ne le troublait pas.

Elle savait cela. Elle regardait Fred comme un être inaccessible, dont j'avais l'exclusivité. Elle ne voulait pas nous accompagner dans nos sorties. Elle gardait l'image de Fred et de moi, côte à côte, sur le chemin de l'école. Elle ne se sentait pas à sa place avec nous.

Elle ne me fit jamais le reproche de mon amour pour Fred, même dans ses jours les plus virulents. Elle savait la beauté de cet amour, elle savait à quel point nous étions proches, Fred et moi. Elle ne faisait pas de remarques sur ce que tout le monde savait. Elle perçait les abcès, allait dans les recoins obscurs. Cracher sur cet amour, c'était dire que cet

amour ne signifiait rien, c'était dire que l'amour n'était rien.

Et la petite sœur, elle croyait à l'amour. Elle croyait à l'amour rédempteur.

Moi, pas.

Petite fille, au bras de Fred, je me pressais contre l'être préféré, mon semblable, et nous marchions vers le néant. Notre rencontre avait été le départ de la marche. L'amour nous avait ouvert les portes du néant, à l'un et à l'autre. Un angelot nous saluait, et nous recommandait à ses sbires à cornes. Bonne chance ! criait-il, en s'éloignant. Trotinant, à droite, à gauche, sur les chemins de son impitoyable royaume.

Elle ne sait pas cela la petite sœur.

Elle ressentait un vague pincement au cœur, en nous voyant ensemble. L'émotion, se disait-elle, ils sont faits l'un pour l'autre.

Elle ne résisterait pas, la petite sœur, à de nouvelles révélations.

Fred et Thérèse, elle n'a pas compris.

La maison lointaine au milieu des bois, la mort de Fred.

Qu'arrivait-il ? Tout semblait si simple, notre amour si simple, si évident !

C'était la faute de Fred, il n'était pas à la hauteur de sa grande sœur, un trop grand amour pour lui, il m'avait abandonnée.

Petite sœur, petite sœur, arrête, petite sœur, ne dis pas de telles choses.

Elle ne comprend pas, elle poursuit. D'ailleurs, il est mort de regrets, il n'était rien sans moi.

Je ne tiens pas. Je la fais taire. Ma main s'envole, elle claque sur la joue de la petite sœur.

C'est abominable. Elle crie, elle crie de douleur. Jamais, elle n'a crié. Son cri me perce le cœur. Je suis horrifiée par ma main. Jamais, je n'ai giflé la petite sœur. Jamais giflé personne.

Le reproche de notre amour, viendrait-il maintenant? Prendrait-elle plaisir, maintenant, à écraser Fred, mon amour, maintenant qu'il est mort, et ne peut plus me prendre dans ses bras? Que faisait-elle la petite sœur?

Désolée, profondément. Écroulée par mon geste stupide. Elle ne comprenait pas notre vie, la petite sœur. Elle ne supportait pas mon immense peine à la mort de Fred. Le désastre de la grande sœur.

Que se passait-il avec l'amour?

Alors, ce n'était pas l'amour. Voilà tout.

Pas revue encore, la petite sœur. Bientôt.

Le frère à la mort de Fred, en bon crétin, s'était mis à pleurer. Mourir si jeune, c'était donc possible? Mourir d'un seul coup, comme ça, mon Dieu que j'ai peur!

Je l'aurais bien tué une deuxième fois, le frère.

Il y avait autre chose. Depuis son enfance, il admirait Fred. Surtout à l'époque des bagarres, mon frère, plus jeune, s'impressionnait de la force de Fred. C'était secrètement son héros. Puis, Fred aux côtés de la grande sœur, devenait d'autant plus un exemple, une valeur sûre. Ce héros d'antan s'écroulait sous de mystérieux coups, une partie enfouie des rêves du frère tombait avec lui.

Je n'ai pas supporté les pleurs du frère.

Après des années si loin de lui, je le retrouvais plus étranger que jamais, et de surcroît, pleurnichard. Je n'avais même plus honte de ce frère, il venait de s'exclure, définitivement. Pour cela aussi, il pleurait. Chaque larme l'éloignait de moi, et simultanément, appelait une autre larme. Il se noyait dans mon oubli de lui. Mon frère a disparu. Je n'ai plus de frère. Il reste un individu, un homme parmi les autres. À peine je l'ai reconnu avant la première larme versée. Maintenant, je ne le reconnais pas du tout. Il n'y a pas de dommage. Nous avons tous deux compris, chacun à sa manière.